

Liberty before Liberalism

QUENTIN SKINNER est historien. Quand il se charge de nous expliquer la Liberté avant le libéralisme, sa préoccupation principale n'est donc pas celle du philosophe (politique) telle que serait celle d'Isaiah Berlin, pour en donner un exemple, mais celle de l'historien des idées politico-philosophiques. Il favorise une approche répandue sous le nom de *Cambridge School* qui ne vise pas l'enseignement de la philosophie politique et l'instruction philosophique à partir des textes dits canoniques (comme le proposait Raymond Aron), mais la restitution du contexte historique dans lequel l'auteur a conçu son œuvre. Cette approche qu'il qualifie d'archéologique (l'allusion au titre de livre de Michel Foucault n'est pas faite par hasard, dit-il p. 112) implique que l'historien doit regarder à côté des textes « classiques » et chercher ceux qui n'étaient pas retenus par les acteurs politiques et scientifiques.

L'objectif de Skinner en nous racontant l'émergence de la doctrine « libérale » de la liberté (*Liberalism*) est donc de nous montrer l'existence d'une autre possibilité de fonder et de définir la liberté (*Liberty before . . .*) que nos philosophes contemporains auraient oubliée : il s'agit de celle des auteurs qu'il appelle « néo-romain ».¹ Ainsi Skinner retrace-t-il la (re-)émergence de cette conception (c'est la reprise au tout début de la modernité d'idées d'auteurs romains qui explique le terme de « néo-romain ») et sa disparition. Quelle est cette conception de la liberté ?

Pour les auteurs « néo-romains », la liberté dépendait uniquement de la forme de gouvernement d'une société, d'un « *body politick* », nous raconte Skinner. L'homme était libre lorsqu'il se gouvernait lui-même. Il n'était cependant pas libre s'il existait une autre personne qui avait un pouvoir (judiciaire) sur lui. Ces auteurs ne jugeaient pas important l'exercice de ce pouvoir mais sa simple existence. Deux explications soutenaient l'argument : premièrement, le désir de gloire de chacun travaillait pour la grandeur de la cité. Or, un prince ne pouvait accepter qu'il y eût une personne plus glorieuse que lui. Ce raisonnement fut abandonné en faveur du deuxième : les conseillers (d'un roi, en l'occurrence) n'étaient pas libres. Ils avaient donc peur et se comportaient d'une manière qu'ils croyaient

¹ Le terme anglais est « *neo-roman* ». On pourrait parler d'une conception républicaine de la liberté, mais la dénomination « néo-romaine » semble pertinente. SKINNER <1989 : 106> a encore utilisé « *republican* ».

conforme aux souhaits du prince. Les mesures proposées par eux n'étaient probablement pas favorables au bien commun. Un gouvernement de la loi et *par le peuple* ne connaissait pas ce défaut. La Déclaration d'indépendance des treize colonies réunies constituait un exemple frappant pour l'usage de cette réflexion.

Cependant, l'argument « libéral » ne regardait pas la possibilité de liberté mais son degré réel : dans une monarchie, les sujets pouvaient être plus libres que dans une république ; cela dépendait du caractère répressif des lois et non pas du législateur, affirme Skinner, reprenant l'argumentation de Hobbes. Cette dernière vainquit : à la fin du XIX^e siècle, on ne pouvait que constater le décès de la conception « néo-romaine ».

QUENTIN SKINNER reste fidèle à sa propre méthode et la maîtrise. Ainsi le nombre des sources primaires utilisées par Skinner est-il impressionnant : leurs références s'étendent sur cinq pages. Encore est-il nécessaire de constater qu'il se limite aux auteurs anglais (sans qu'il ignore les origines romaines et italiennes). Il ne peut exclure l'influence décisive d'autres auteurs.

Une difficulté méthodologique pèse cependant plus lourd : J. G. A. Pocock, Quentin Skinner et John Dunn, il y a plus de trente ans maintenant, partaient pour combler le vide qui existait entre histoire politique et histoire des idées politiques. Grâce à eux, le trou est aujourd'hui considérablement réduit, mais il continue à exister. Skinner ne tente même pas d'expliquer *pourquoi* l'interprétation de Hobbes (et d'autres auteurs) persista. Cette manque s'inscrit dans une problématique plus large : l'ignorance des lieux de pouvoir. C'est d'autant plus dommage puisque Skinner lui-même se dit influencé par Foucault, qui essaya d'analyser le pouvoir des discours. Ainsi pourrait-on également expliquer le choix des textes et le rôle important que jouent certains auteurs et pourquoi l'influence d'autres auteurs ignorés n'était pas décisive.²

² On pourrait également trouver une réponse à la question de savoir pourquoi la Déclaration d'indépendance est fondée sur l'idée « néo-romaine » de la liberté et pourquoi cette idée perdit quand-même son influence.

Références

- BALL T., FARR J. et HANSON R.L., rédacteurs [1989]. *Political innovation and conceptual change*. Ideas in context. Cambridge University Press, Cambridge.
- RUNCIMAN D. [2001]. *History of political thought : the state of the discipline*. *British Journal of Politics and International Relations*, 3 (1) : 84–104.
- SKINNER Q. [1989]. *The state*. Dans BALL *et al.* <1989>, pages 90–131.
- [1998]. *Liberty before Liberalism*. Cambridge University Press, Cambridge.